

SAMIR AMIN

LA TRANSFORMATION DES VALEURS EN PRIX DE PRODUCTION

À partir des travaux de Vincent Laure Van Bambeke

Produit d'un travail innovateur intelligent le livre de Vincent Laure Van Bambeke (*Les méandres de la transformation des valeurs en prix de production* ; l'Harmattan 2013) doit être lu. Les thèses de l'auteur sont clairement formulées dans son introduction de 35 pages et les chapitres qui suivent mettent en œuvre ces thèses. Néanmoins la lecture du livre entier est recommandée à tous ceux que l'usage du calcul matriciel n'effraye pas.

1.

Vincent Laure nous propose une lecture attentive, précise et critique de tous les auteurs qui ont discuté de la question épineuse de la « transformation » chez Marx, que ces critiques aient voulu y voir un échec définitif ou seulement en donner une formulation meilleure. J'avais lu ces critiques de Bortkiewicz, Sweezy, Dobb, Napoleoni, Bohm Bawerk, Morishima, Okishio, Shibata, Steedman, Abraham-Frois, Duménil, Amit Badhuri, Seton, Walras, Sraffa et d'autres. Et j'ai le sentiment que mes commentaires et appréciations partagent pour l'essentiel ceux de Vincent. Néanmoins la lecture de son livre m'a appris davantage, et sur des points importants.

Vincent Laure met les points sur les i, comme il le fallait, sur quelques questions majeures qui ont échappé à bon nombre de marxistes cultivés, et, de ce fait, méritent de capter notre attention.

a) Il n'est pas vrai qu'il y aurait une contradiction entre le Livre I du Capital (1867) et le Livre III publié par Engels ; que Marx aurait été gêné par cette contradiction qui expliquerait son retard à finaliser le Livre III. Car les notes à partir desquelles le Livre III a été reconstitué par Engels avaient été écrites par Marx en 1860, c'est-à-dire avant la publication du Livre I. L'objectif du Livre I n'était pas de « résoudre » cette fausse contradiction apparente, mais de découvrir l'origine de la plus-value et de montrer que celle-ci est possible même si les prix sont égaux aux valeurs et que donc elle ne peut être expliquée par une différence entre ceux-ci et celles-là.

J'ai moi-même défini l'objet du Livre I de la même manière (Ref, *La loi de la valeur mondialisée* ; Delga 2013 ; *Le centenaire de la Révolution d'Octobre 1917*, chap trois « Lire le Capital, lire les capitalismes historiques » ; Delga 2017).

b) L'exercice de la transformation n'a de sens que si les systèmes traités et exprimés en valeurs puis en prix de production, décrivent un système entier de production (par exemple celui d'un pays). Le même type d'exercice effectué sur un « échantillon », par exemple deux entreprises industrielles de compositions organiques différentes, n'a rigoureusement aucun sens. La transformation concerne le système de production dans sa totalité ; et implique donc la connaissance à la fois de la répartition du capital total disponible entre les branches et du volume de la production de chacune de celles-ci. A partir de ces données connaissables Marx peut formuler un système de production défini en valeur

puis le soumettre à l'exercice de la transformation, qui prend alors tout son sens.

c) La transformation ne résulte pas seulement de la différence des compositions organiques, mais aussi des temps de rotation différents des composantes constitutives du capital avancé. Celles-ci sont : (i) le capital fixe (bâtiments, machines) dont la durée de rotation est longue, par exemple dix ans ; (ii) le capital circulant (matières premières, semi-finis, énergie, stocks) dont la durée de rotation est courte, le plus souvent inférieure à l'année courante de production ; (iii) le capital variable (salaires payés) dont la rotation est également rapide. Je reviendrai plus loin sur la question épineuse associée à la rotation pluri-annuelle du capital fixe et donc à son amortissement annuel.

d) L'ensemble des valeurs, mesurés en quantité physiques de temps de travail social total (direct et indirect) et celui des prix de production, exprimés dans une unité monétaire quelconque (or, dollar, euro etc) sont commensurables. La raison en est que l'heure de travail social doit être également exprimée dans cette même unité monétaire. La monnaie est à la fois la mesure des valeurs et l'étalon de tous les prix, y compris celui de la force de travail (une marchandise comme les autres).

Vincent écrit à ce propos : « D'un côté on a ceux qui pensent que le panier de la consommation ouvrière doit être considéré comme fixe en termes réels, comme le fait par exemple Morishima. De l'autre, il y a ceux qui pensent que le salaire est d'abord monétaire et donc déterminé en termes monétaires comme le proposent par exemple Foley et Duménil. Jusqu'à présent j'ai considéré que la force de travail était une marchandise qui comme les autres subissait les effets de la transformation des valeurs en prix de production »

J'avais moi-même adopté le même point de vue que celui de Vincent Laure dans mon ouvrage sur la loi de la valeur (Samir Amin, *La loi de la valeur mondialisée* ; Delga 2013).

2.

Vincent Laure ne fait référence dans son livre qu'aux Livres I et III du Capital. Les découvertes de Marx concernant les conditions de la reproduction, définies par les proportions nécessaires de la répartition du capital entre les deux départements de production des biens de production et des marchandises de consommation constituent la matière du Livre II. Vincent Laure considère que ces conditions sont remplies implicitement comme il le rappelle lui-même dans la mise en œuvre de sa méthode.

J'aimerais néanmoins revenir sur cette question qui occupe le Livre II. Car Marx parvient ici à trois conclusions et non une seule.

La première concerne effectivement les conditions de la reproduction simple ou élargie. Celles-ci exigeraient une croissance des salaires réels calculable, fonction des progrès de la productivité du travail social dans chacun des deux départements. J'ajoute que la réponse à la question de la baisse tendancielle du taux de profit est alors en relation avec les évolutions possibles des salaires réels.

La seconde est que Marx n'en conclut pas que le capitalisme fonctionne effectivement comme le voudrait la satisfaction de ces conditions de la reproduction, d'une manière alors analogue à sa manière à l'hypothèse de « l'équilibre général des marchés » invoqué par les économistes conventionnels (« vulgaires »). Au contraire Marx met ici en relief la contradiction fondamentale du système : la pression permanente sur les salaires réels est telle que ceux-ci sont toujours en deçà des montants requis pour permettre la reproduction.

Cette contradiction a été surmontée par l'expansion continue de l'espace géré par le mode de production capitalisme au détriment des systèmes antérieurs, dans ses centres et ses périphéries. Mais alors, loin de constituer « la fin de l'histoire » et le triomphe définitif d'une « rationalité » transhistorique, le capitalisme ne constitue qu'une brève parenthèse dans l'histoire, dont la seule fonction (néanmoins décisive) aura été de réunir les conditions de son dépassement nécessaire et possible.

La troisième conclusion de Marx concerne la fonction active du crédit dans la reproduction. Celle-ci n'est possible que si un volume de crédit dont le montant est calculable en fonction des progrès des productivités du travail social dans chacun des deux départements est avancé pour permettre l'expansion de la phase suivante, remboursable au terme de celle-ci.

J'ai insisté sur ces trois conclusions qui permettent de situer la question de la transformation à sa place véritable, c'est-à-dire finalement secondaire, voire subalterne.

3.

Vincent Laure met en œuvre sa méthode avec une précision scientifique remarquable, renforcée par une maîtrise parfaite de l'outil du calcul matriciel.

D'abord il définit avec précision les termes du problème : la composition organique du capital, le volume du capital engagé nécessaire, lui-même constitué de deux composantes : (i) la valeur/ou le prix de production du capital fixe total avancé (sans le réduire à son amortissement annuel) ; (ii) la valeur/ou le prix de production du capital circulant et du capital variable. Leur somme donne le montant du capital engagé auquel doit être rapporté la plus-value et/ou le profit pour en déterminer le taux.

Le calcul des taux de profit dans les deux systèmes formulés en valeurs et en prix de production (ces derniers taux étant égalisés par la transformation) résulte de ces précisions concernant la méthode. Celle-ci utilise la forme matricielle suivante :

$v = Av + L$, dans laquelle v représente la valeur, A la matrice des coefficients techniques et L le vecteur colonne du travail direct.

et, pour le calcul de la transformation :

$$p = (1+r) [Ap + sL]$$

Cette formule (qui est celle de Morishima) est différente de celle de Sraffa qui est :

$$p = (1+r)Ap + s$$

J'ai d'ailleurs critiqué cette dernière formule qui a enfermé Sraffa dans une impasse.

L'algorithme inventé par Vincent Laure constitue une avancée majeure qui bouleverse le débat sur la transformation. Car il permet alors de calculer les coefficients x de transformation du capital circulant et du capital variable. Je reviendrai plus loin sur la question d'un coefficient x concernant alors le capital fixe.

Les résultats auxquels Vincent Laure parvient sont remarquables :

(i) La somme des profits est égale à celle des plus-values, ou encore celle des prix de production à celle des valeurs.

(ii) Les montants du capital variable (les salaires) exprimés en valeurs et en prix de production sont différents, et la composition du panier des biens physiques à portée de la consommation des salariés est modifiée par la transformation.

(iii) La transformation est associée à un « transfert » de capitaux des branches lourdes aux branches légères. Je préfère qualifier ce phénomène de « répartition différente du capital disponible engagé » (le montant de ce capital engagé total étant fixe). La raison en est que

les capitalistes ne prennent pas leurs décisions d'investir d'abord par un calcul en valeur (qu'ils ignorent) puis les « corrigent » par des transferts de capitaux. Tous les calculs des capitalistes sont conduits directement et exclusivement sur la base des prix de production (et même en réalité des prix du marché) et, par le jeu de la concurrence, conduisent à des taux de profit plus ou moins égalisés.

Je renvoie ici le lecteur, après la lecture du livre dans son intégralité, aux pages 323 et suivantes qui fournissent le résultat du calcul conduit sur un exemple et, entre autre, les coefficients x de transformation.

4.

Le lecteur trouvera en annexe les tableaux de synthèse en question, format « paysage »

Commentaires :

(i) Chacun des deux systèmes décrit un système de production concernant la totalité d'une économie. Le montant de 425,52 (total en valeur ou en prix de production) correspond par exemple à 425,52 milliards d'euro. La simplification traduite par la réduction de n branches (30 ou 600 par exemple) à deux seulement (la branche 1 additionne toutes les branches dont la composition organique est supérieure à ce qu'elle est pour l'ensemble économique tandis que la branche 2 additionne les branches légères) est destinée à rendre plus aisée la lecture de la mise en œuvre de la méthode, sans plus. Par conséquent chacune de ces deux grandes branches retenues additionne des productions de biens d'équipement et de consommation. Il n'y a donc pas lieu de « comparer » le montant des salaires en prix de production (ici 126,85 milliards d'euro) à la production de l'une ou l'autre de ces branches. Les conditions de la reproduction assurant l'égalité entre la demande de consommation (les salaires) et la production des branches concernées sont supposées être par ailleurs avoir été respectées.

(ii) On constate que l'égalité somme des plus-values/somme des profits est bien respectée

(iii) La méthode de calcul retenue pour les définitions du capital engagé, des compositions organiques et des taux de profit est celle retenue par Vincent Laure.

(iv) Je ne reviens pas sur l'algorithme qui permet la détermination des coefficients de transformation, soit x_1 pour le capital circulant et x_2 pour le capital variable. Vincent Laure l'a construit avec compétence.

(v) Le montant du capital engagé (en l'occurrence 1150) est inchangé lorsqu'on passe du système valeurs au système prix ; mais la répartition des capitaux engagés dans chacune des branches est évidemment modifiée.

(vi) On devra remarquer que le montant des capitaux investis dans l'achat des composantes fixes de rotation lente est exprimé dans les prix de production de ces composantes à l'époque de leur production (il y a dix ans par exemple) et que donc les amortissements annuels sont également exprimés en prix de production.

Vincent Laure donne son explication concernant ce choix :

« Le capital accumulé est connu en début de période et ne constitue pas une inconnue au sens mathématique du terme mais un paramètre. Toutes les marchandises sont concernées par la transformation et par conséquent par les coefficients de transformation. Ce qui est différent c'est le rythme auquel ceux-ci influent sur l'économie. Mes hypothèses sont les

suivantes : les marchandises produites, vendues et utilisées pendant une période de production sont valorisées à leur prix de production. Les machines, financées par du capital constant fixe, sont aussi achetées par le capitaliste à un prix de production, généralement lors d'une période antérieure (t-1, t-2 , ..) à la période actuelle (t). L'avance de capital qui a été nécessaire pour les acquérir est un élément connu et qui ne subit pas de modification. Il est récupéré progressivement par le capitaliste sur toute la durée d'utilisation des immobilisations. Ce montant ne connaît pas de nouvelle transformation ».

Cette explication me paraît tout à fait convaincante ; j'y souscris. Je ne reviendrai donc pas sur les tentatives de certains auteurs de traiter différemment la question de la transformation en considérant que le montant du capital fixe disponible après l'amortissement enregistré l'année considérée de la production pourrait être traité comme un produit joint. Cette méthode est décevante à mon avis.

5.

Toutes les tentatives des économistes avant Marx, puis celles de ses adversaires qui jugeaient inutile le détour par la valeur pour lui substituer une approche directe de la réalité à partir des prix, ont lamentablement échoué. Les plus sérieuses de ces tentatives (Walras, Sraffa) se proposaient de « revenir à Ricardo » alors que Marx avait su en dépasser les limites.

Par la suite l'économie conventionnelle, qui mérite alors pleinement la qualification que Marx lui a donnée (« l'économie vulgaire ») a substitué à l'analyse du capitalisme réel une vision irréaliste de ce qu'elle a défini comme le modèle d'une « économie des marchés généralisés et parfaits ». Mais elle a échoué : la preuve que le fonctionnement d'un tel système imaginaire ferait tendre le monde réel vers un équilibre général (de surcroît optimal !) n'a jamais pu être apportée. En fait, comme Marx le découvre, le capitalisme se déplace de déséquilibre en déséquilibre, produit par les luttes de classes et les conflits politiques internationaux, sans jamais tendre à l'équilibre. Il y a une histoire du déploiement capitaliste, mais pas de « théorie » de celui-ci allant au-delà de quelques platitudes banales : son histoire n'est pas écrite avant d'avoir été vécue.

L'économie vulgaire a tenté de pallier les insuffisances de ses premières formulations concernant le fonctionnement des marchés en inventant un concept nouveau, celui d'« anticipations », selon lequel les décisions prises par tous les acteurs de la vie économique (entrepreneurs, salariés, consommateurs) seraient commandées non par leur observation des prix en vigueur, mais par leurs anticipations concernant leurs mouvements à venir. Avec cette supercherie le tour est joué : les anticipations permettent tout et son contraire. « Dis-moi ce que tu veux et je te construirai un modèle qui en prouvera la réalisation certaine ». Les prix Nobel, spécialistes de ce genre, sont, pour cette raison, oubliés le lendemain de leur couronnement.

Bien entendu les acteurs majeurs, les capitalistes (aujourd'hui les monopoles capitalistes), ignorent les concepts fondamentaux de Marx (valeur, travail social, force de travail) sans lesquels on ne peut rien comprendre de la réalité du monde contemporain. Ils se contentent de raisonner en termes empiriques, guidés par leur seul objectif - le profit - et fondent leur appréciation sur ce qu'ils croient être « la réalité », c'est-à-dire les prix observables, parfois quelques anticipations à leur encontre. Les comportements moutonniers sont alors fréquents. Le recours de Keynes aux effets de leurs « humeurs » - optimistes ou pessimistes - peuvent être constatées, pas expliquées.

La pratique de la gestion du capitalisme et la volonté de la qualifier « d'efficace » masque l'essentiel : l'aliénation marchande dont sont victimes les maîtres du système de décision. La prise de conscience de celle-ci est pour Marx (et pour moi) le point de départ incontournable d'une analyse réaliste du monde. Vincent Laure le signale également (« le fétichisme de la marchandise ») dès la page 15 de son livre.

L'analyse de la réalité doit donc être poursuivie et sans cesse enrichie à partir de la théorie de la valeur. Cette analyse est de ce fait centrale, tandis que la « transformation », imposée par le « fétichisme de la marchandise », devient de ce fait une recherche dérivée.

Tableau de Synthèse - Méthode Vincent Laure

Système Valeurs

Branches	K	(1)	(2)	(3)	(4)	(5)
		Capital fixe (amortis)	Capital circulant	Capital variable	Plus value	valeur
(1	389,31	38,93	19,21	25,95	25,95	110,04
) 2	571,51	57,15	29,71	114,30	114,30	315,47
Total	960,82	96,08	48,92	140,26	140,26	425,52

Capital engagé : $K + (2) + (3)$
 $B1 = 434,47$ $B2 = 715,52$ Total = 1 150

Compositions organiques : $K / (3)$
 $B1 = 15$ $B2 = 5$ Moyenne = 6,85

Taux de profit (en valeur): $(4) / \text{Capital engagé}$
 $B1 = 5,97 \%$ $B2 = 15,97 \%$ Moyenne = 12,19 %

Système Prix de Production

Branches	K	(1)	(2)	(3)	(4)	(5)
		Capital fixe (amortis)	Capital circulant	Capital variable	Profits	
(1) Prix Prod 140,20	389,31	38,93	24,47	23,47	53,33	
(2) 285,32	571,51	57,15	37,86	103,38	86,93	
Total	960,82	96,08	62,83	126,85	140,26	425,52

Capital engagé : $B1 = 437,25$ $B2 = 712,75$ Total = 1 150

Compositions organiques : $B1 = 16,6$ $B2 = 5,5$ Moyenne = 7,6

Taux de profit (en valeur): $B1 = B2 = 12,19 \%$

Coefficient de transformation des valeurs en prix :

Capital Circulant : $x_1 = 1,2740$

Capital Variable : $x_2 = 0,9044$